

Zeitschrift: NIKE-Bulletin
Herausgeber: Nationale Informationsstelle zum Kulturerbe
Band: 26 (2011)
Heft: 6

Artikel: Archéologicité du présent
Autor: Bellan, Gilles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-726996>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Archéologicité du présent

Par Gilles Bellan

L'archéologie des périodes récentes semble s'être durablement installée dans bien des pays européens, en particulier en France à partir d'un mouvement initié dans les années 70 par des médiévistes débordant timidement sur un «postmédiéval» et par le développement de l'archéologie de l'industrie, consacrée par la parution en 1980 du livre de Maurice Daumas, «L'Archéologie industrielle en France».

Quelques années plus tard, les fouilles de la Cour Napoléon, dans le cadre de l'aménagement du Grand-Louvre, donnaient lieu à une grande opération d'archéologie de sauvetage où emblématiquement les vestiges appartenaient surtout aux périodes moderne et contemporaine ce qui était assurément novateur (voir photo p. 39). Et, en 1991, la fouille de la fosse commune où reposait Alain-Fournier, disparu en 1914 dans la Meuse, provoqua une extension chronologique spectaculaire pour la discipline: avec la mise au jour des restes de l'auteur du Grand Meaulnes, même le XX^e siècle devenait «archéologique». Aujourd'hui, on ne compte plus les fouilles de manufactures, d'ateliers, de quartiers, de fortifications, datés entre le XVI^e et le XIX^e siècle, tandis que des programmes thématiques étendent leur objet d'étude jusqu'au récent. Désormais, l'archéologie sous-marine explore les épaves des belligérants de la seconde guerre mondiale et l'archéologie terrestre est amenée à se pencher sur les vestiges des champs de bataille et sur les cantonnements des soldats. Le développement de l'archéologie du bâti – l'analyse stratigraphique des élévations – a conduit à considérer le bâtiment dans tous ses états y compris les plus récents.

La poussée patrimoniale du tout garder s'étant confondue avec la volonté scientifique du tout observer. Malgré quelques réticences, il a semblé admis que la totalité du passé humain était susceptible d'être archéologique.

Mais qu'en est-il du présent? Remarquons que vient d'être considérée une archéologie implicitement reconnue que

s'il y a fouille ou observation similaire «de terrain», et s'appliquant à des traces, vestiges, restes enfouis, ruinés, obsolètes, déclassés, dès lors appartenant à des sociétés disparues ou en voie de l'être. Si bien que le paysage rural ou urbain, l'ameublement, le mobilier et tout l'aménagement de notre présent échapperait à l'archéologie.

L'archéologie – une pratique?

Cette restriction peut s'expliquer par l'histoire d'une discipline conduite à se spécialiser chronologiquement dans l'ancien, le hors d'usage, et dès lors dans l'exhumation et la levée des inconnues documentaires. Si bien que l'archéologicité des choses tiendrait à leurs conditions de conservation et d'observation, qu'un artefact n'est quali-

fié d'archéologique que s'il a été mis au jour par la fouille ou étudié par un archéologue. Ce qui peut conduire à déclarer que «l'archéologie n'est pas une science, elle est une pratique», ou à considérer qu'elle ne s'appliquera qu'à des systèmes fossiles, ou encore qu'elle ne s'occupe étymologiquement que de l'ancien. Et les écarts vers l'aujourd'hui que semblent quelquefois pratiquer les archéologues ne sont en réalité guère en contradiction avec ces critères implicitement définitoires (voir photo p. 40).

Prenons le cas de ces dépotoirs contemporains qui, depuis les travaux de William Rathje, sont donc devenus potentiellement archéologiques. Pourquoi? Certes en raison de leur intérêt documentaire mais surtout peut-être comme une évidence en raison de



► Archéologie de l'équipement des cultes contemporains à Aspiran (département de l'Hérault, région Languedoc): espace public où sont associés un chemin de croix (ca. 1870), un monument aux morts des guerres révolutionnaires et des conquêtes coloniales (ca. 1900), un arc de triomphe aux morts des guerres mondiales et de la décolonisation (ca. 1920–1960), un calvaire érigé au-dessus d'une grotte accueillant un christ gisant (ca. 1930).

► Les fouilles menées dans les années 80 dans la cour Napoléon du palais du Louvre (Paris) ont principalement mis au jour des vestiges des XV^e–XIX^e siècles.

leur nature de restes, de leur enfouissement qui les rendent propices à l'exhumation.

Citons également cette expérience étonnante que fut celle menée avec l'artiste Daniel Spoerri et son «Déjeuner sous l'herbe»: un véritable repas champêtre consommé en 1983 à Jouy-en-Josas, et dont les restes furent immédiatement enfouis à des fins de fouille. La redécouverte eut lieu vingt-sept ans plus tard, réglementairement autorisée, scrupuleusement menée par Jean-Paul Demoule, les deux étapes constituant l'œuvre artistique de Spoerri. Ici encore l'archéologicité tient prioritairement à l'exhumation des restes, tandis que l'analyse de la table mise, l'équipement de la production et de la consommation des mets, et de la convivialité semblent échapper à l'archéologie.

Mentionnons aussi que l'archéologie du présent n'a pas échappé à la fiction ou plutôt à la science-fiction: depuis Alfred Franklin qui imagine en 1875 des fouilles de Paris menée en l'an 4875, ou David Macaulay qui publie en 1985 «Civilisation perdue: naissance d'une archéologie» et jusqu'à la désormais célèbre et délicieuse exposition de Laurent Flutsch «Futur antérieur, trésors archéologiques du 21^e siècle après J.-C» (Lausanne 2002–2003). Ces trois exemples, fondés sur le rétro-regard d'un observateur du futur démuni et trompé par une documentation mutilée et énigmatique, nous ramènent de fait aux cas précédents. Notons enfin que ces intrusions dans le présent trouvent encore significativement une justification – bénéfique – à être autant d'expérimentations critiques vis-à-vis de modes d'interprétation et d'hypothèses hasardeusement formulées sur le plus ancien.

Étrange discipline finalement qui semble spécialisée dans l'énigmatique en raison d'une documentation fugace, difficile d'accès et qui reste étrangère à la documentation intègre qui l'entoure; comme une police écartant le flagrant délit pour se spécialiser dans l'enquête complexe!

Socialement, ce refus du présent tiendrait aussi à une répartition plus ou moins admise entre sciences humaines – histoire,

ethnologie, sociologie, géographie – où l'archéologie n'aurait pas sa place? Soit qu'elle arrive trop tard dans une distribution déjà faite, soit plutôt qu'elle ne perçoive pas le rôle qu'elle pourrait jouer: alors que d'évidence l'humanité préhistorique n'est abordable que par l'archéologie, celle-ci, tacitement perçue comme pis aller d'une histoire académique, en devient peu à peu l'auxiliaire de complément au fil des époques et voit son utilité s'amenuiser pour finir *hic et nunc* diluée dans un tout réputé connu, compris.

L'archéologie – science du «fabriqué»?

L'historiographie peut toutefois autrement nous éclairer, d'abord par un détour littéraire, lorsqu'on découvre chez Balzac une définition de l'archéologie qui se veut sans restriction d'époque ni réduite à un mode d'observation particulier: pour l'auteur l'histoire des mœurs de son temps qu'il revendique et romance est notamment le fruit d'une archéologie qu'il définit comme prenant en charge «toutes les créations du travail humain» ce qu'il appelle aussi le

Destruction de bâtiments rue Cuvier, Paris V^e, en 2008.
Quelle archéologicité accorder à ces bâtiments, selon
quel critères: parce que ruines, parce qu'anciens,
parce qu'un archéologue les a fixés sur une image,
parce que stratifiés? Ou, positivement, parce que
«chose ouverte» résultant d'un travail humain?



«mobilier social». Moins anecdotique qu'il y paraît, cette archéologie contemporaine et «générale» perdure notamment tout au long du XIX^e siècle dans les sociétés savantes.

Un point de vue similaire se retrouve chez l'archéologue suisse Waldemar Deonna, dans son traité «L'Archéologie, sa valeur, ses méthodes» (1912), comme dans son précis «L'Archéologie, son domaine, son but» (1922) où l'on peut lire que l'archéologie est «une science de l'art [...] de toute matière façonnée par l'homme», que «nous pouvons supposer une archéologie du XVIII^e, du XIX^e siècle, même contemporaine» et encore que «limiter l'archéologie dans le temps est aussi arbitraire que de limiter l'histoire».

C'est enfin en Sorbonne que va naître dans les années 70–80, autour de l'archéologue helléniste Philippe Bruneau, une «archéologie générale», comme la science appliquée à des cas historiques d'une technologie (ou «artistique») décryptant les processus de fabrication et d'usage de l'artefact propres à l'*homo faber*. Passant de la spécificité d'un type d'observation à celle d'un domaine d'application, cette archéologie prend en charge l'«équipement», les produits fabriqués de toute civilisation, des périodes les plus reculées jusqu'à nos jours, du grattoir paléolithique au Victorinox, de la cabane du chasseur-cueilleur au château de Pierrefonds, du champ néolithique au bocage normand. Une archéologie contemporaine y a logiquement sa place, comme par exemple celles du catholicisme ou de la République, une archéologie du funéraire, avec les nombreux travaux de Pierre-Yves Balut (cf. la Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale) ou encore ceux d'Antoine Paillet sur l'agriculture (Archéologie de l'agriculture moderne, 2005).

Dans cette perspective l'archéologie révèle dès lors une autre histoire, directement générée par un équipement technique, autant générateur de rencontre et d'exclusion que les règlements, contrats et interdits, tacites ou institués, mais souvent contestataire de leur mise en œuvre.

L'archéologie – science du présent?

Deux exemples d'observations archéologiques parmi une infinité de champs de recherches. Similaire à l'exploration des lieux de culte de l'Antiquité, celle des équipements des cultes contemporains: rencontre avec les morts, le dieu et la patrie, comme par exemple ce jardin public-espace cultuel à Aspiran (voir photo p. 38). Quelle histoire communautaire, quelle fréquentation individuelle «fabrique» encore ce type de sanctuaire, indépendamment de l'histoire de sa construction et de sa conformité aux dogmes-règlements catholiques et républicains? Dans un autre domaine, alors que les lois et règlements d'État n'ont eu de cesse de chasser les fumeurs des lieux publics, l'observation archéologique des terrasses des cafés français sur quelques années montre l'inverse: tout un art du dedans-dehors, cloisons souples, transparentes et amovibles, chauffage et ventilateur. À des fins de consommation, des aménagements qui ont maintenu sinon fait renaître le fumoir et sa convivialité, fait naître une solidarité de fumeurs là exclus mais ici bienvenus, mais encore générateurs de conflits, nuisances sonores et extension sur la voie publique. Irremplaçable observation – propre à toutes les archéologies – reconnaissant ce qu'une stricte histoire réglementaire aurait ignoré.

Concluons. Archéologique notre quotidien? Certes, mais selon «une archéologie autrement», avec ou sans fouilles, peu soumise à l'urgence de l'intervention, aux aléas de la découverte, riche d'une documentation moins souvent à rétablir qu'à critiquer, soumise en revanche – comme toute recherche contemporaine – à des règles strictes d'éthique dès lors que confrontée aux vivants, à leurs morts... et à leurs dieux. Mais une archéologie ô combien passionnante dès lors que, l'inconnue documentaire écartée, demeure l'efficacité d'une problématique assortie de méthodes éprouvées propres à révéler une spécifique «Histoire archéologique».

Resümee

Die Archäologie erst jüngst vergangener Epochen ist in etlichen europäischen Ländern gut etabliert, beispielsweise die Industriearchäologie. Dabei hat sich der Drang alles zu erhalten vermischt mit dem Willen alles zu beobachten. Trotz einiger Vorbehalte wird allgemein anerkannt, dass die Gesamtheit der menschlichen Vergangenheit archäologisch ist. Wie steht es aber mit der Gegenwart? Gemeinhin wird nur das als Archäologie betrachtet und damit anerkannt, was im Zusammenhang steht mit einer Ausgrabung (oder ähnlichen Bodenuntersuchung) und zu einer verschwundenen Gesellschaft gehört. Damit entginge jedoch der Archäologie die gesamte Ausstattung unserer Gegenwart.

Diese Beschränkung erklärt sich aus der Entstehungsgeschichte eines Faches, welches sich auf das chronologisch Alte spezialisiert. So sehr, dass der archäologische Charakter der Objekte von ihrer Erhaltung und Beobachtung abhängig ist, was dazu führen kann, die Archäologie nicht als Wissenschaft sondern als Praxis zu definieren. Die Geschichtsschreibung kann uns andere Betrachtungsweisen liefern. In den 70er- und 80er-Jahren entstand an der Sorbonne eine «archéologie générale» als Wissenschaft, welche Anwendung fand bei Fragen nach der Technologie zur Herstellung und Verwendung von Artefakten des Homo faber. Aus diesem Blickwinkel erschliesst die Archäologie eine andere Art von Gesichte, die der Betrachtung technischer Gegebenheiten entspringt.

Unser Alltag archäologisch? Sicherlich, aber gemäß einer «anderen Archäologie» mit oder ohne Ausgrabungen, weder der dringenden Intervention noch den Zufällen der Entdeckung unterworfen. Mit Dokumentationen, welche eher kritisch betrachtet als erstellt werden müssen und darum – wie jede zeitgenössische Forschung – strikten Regeln der Ethik unterworfen und konfrontiert sind mit Lebenden und Toten... sowie mit deren Gottheiten.